



Gérard Cartier

La barque-corps

Limite d'Antoine Emaz
(Tarabuste, 2016)

Il suffit de dresser la liste de ses ouvrages pour résumer l'esthétique d'Antoine Emaz : *Peau, Plaie, Sauf, De peu*, etc. et, six ans après *Poèmes pauvres*, alors qu'il semblait s'être détourné de l'écriture de poèmes au profit de notes critiques ou de réflexion, cet énigmatique *Limite*, dont on découvre bientôt qu'il occupe une place tout à fait particulière dans son œuvre.

Le recueil s'ouvre et se referme sur quelques pages en prose non datées, extérieures à l'expérience relatée et qui en décrivent en quelque sorte les *conditions aux limites* : ce que, faute de mieux, on nomme la vie courante. Les premières pages, dans leur construction même, disent la monotonie « *des jours parfois seulement meublés par l'attente* » : ce sont des variations sur un poème initial qui enfle peu à peu, toujours égal et toujours changeant, comme le mouvement de la mer sur la plage. Quant aux pages finales, elles nous montrent le poète attablé devant un bouquet d'anémones de nuit, habitant le soir, laissant la journée « se délier », et l'on retrouve l'atmosphère de ses précédents recueils.

Entre ces deux bornes, tous les poèmes sont datés – d'août 2013 à la mi 2014 puis, après un long silence, du printemps 2015. Ce sont des poèmes aux vers très courts, égrenés sur le blanc de la page, d'une facture familière aux lecteurs d'Antoine Emaz. Si celui-ci a pu donner l'impression d'écrire un seul grand poème arbitrairement découpé en livres par les années, ce recueil s'en distingue par sa puissante charge humaine : il s'agit du journal d'une lente perte de soi dans la maladie. La *limite* du titre est en effet celle de l'auteur lui-même, de ses propres forces au cours de la période où, miné par le mal, il a senti son corps lui échapper, s'effondrer sous lui, comme une barque qui prend l'eau. Et c'est aussi la limite où il s'est vu atteindre : « *limite // d'autres / prendront le pas // ils passeront* ».

Si l'atmosphère dans laquelle baignent ces pages est sombre, elle est moins désespérée qu'empreinte d'une sorte de stupeur résignée. Antoine Emaz s'étonne de devenir peu à peu étranger à lui-même ; il considère avec une lucidité froide ce corps animal dont la mécanique se grippe ; il lutte en esprit – ici le seul principe actif – contre cette « *sale carcasse incapable / de lever le ciel* », tentant de tenir bon « *au cas où / on ne sait jamais* », se voyant pourtant arriver « *où terminer / bon gré mal gré* ». L'avenir s'est évanoui, du passé ne subsistent que quelques traces qui ne conduisaient nulle part, qui ne portent aucun sens. Du *ça* qui l'aspire, des circonstances de la maladie, l'auteur ne dit presque rien (« *on fera comme si / rien* »), sinon par allusion et, de loin en loin, par un mot concret qui donne forme à un présent *malingre* – l'évier d'inoc, le bruissement d'une machine, le tunnel et son *faux soleil*.

Dans ce combat qui paraît sans issue, seuls les mots lui donnent encore le sentiment de vivre, même si la langue elle aussi semble avoir vieilli, même si « *on ne croit plus qu'il y a la mer / au bout du coquillage* ». Dans son extrême retenue, sa méfiance vis-à-vis des émotions, et même de toute incarnation sensible (aucun *je*, remplacé par un *on* anonyme ; très peu d'adjectifs, et sans éclat ; des sentiments suggérés par défaut), c'est pourtant une poésie d'essence lyrique, mais réduite à l'os, un chant à voix basse, discontinu, un bourdon saccadé qui fait entendre le souffle court et l'air qui manque. Et, paradoxalement, dans cette écriture de l'extrême dénuement, la présence soudaine d'une botte d'asperge ou d'une carte à jouer saisit l'imagination :

douleur

« sois sage » un peu
laisse tranquille

et va
vague
que les mots portent emportent
au moins
la menue monnaie qui reste
dans les doigts le soir
un sourire fatigué
une tête d'oiseau
une dame de pique

Mais le livre s'écrit et, au bout de cette traversée éprouvante, après un silence de près d'une année, on lit avec bonheur quelques poèmes apaisés – « *le souffle revient* » – qui témoignent que l'épreuve a été traversée, que le mal a, au moins pour un temps, été exorcisé :

bleu trop loin
autre

on reste
ici
en bas
dans la lumière

avec les oiseaux

Et, dans ce retour à la banalité de la vie courante, le bouquet d'anémones couleur de nuit sur lequel se clôt le livre prend un éclat surprenant, comme si nous revenions nous aussi à la vie.